

Zitierhinweis

Scheidegger Lämmle, Cédric: review of: Bill Gladhill, Rethinking Roman Alliance. A Study in Poetics and Society, Cambridge: Cambridge University Press, 2016, in: Museum Helveticum, 74(2017), 2, p. 245-246, DOI: 10.21245/rec.ant.583048970



copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

s'attache à dégager ce qu'il appelle des «foyers de sens» plutôt qu'un sens global, mettant en lumière les variations d'emploi plutôt qu'un emploi supposé à chaque fois identique. En outre, le terme *carmen* n'est pas isolé, «mythifié» selon l'expression de l'auteur, mais considéré à l'intérieur de l'ensemble des dérivés de *canere* et confronté de manière particulièrement féconde à son «double», en l'occurrence le terme *cantus*.

Cette étude a le grand mérite de prendre en compte le contexte bilingue de la culture romaine par ses interférences permanentes entre le latin et le grec. Elle nous montre dans des enquêtes toujours fondées et pour la plupart convaincantes comment les termes analysés, qu'ils soient latins ou grecs, évoluent constamment et se redéfinissent dans des domaines aussi variés que l'acoustique (p. ex. le son des instruments, le chant des oiseaux), le droit (p. ex. les XII Tables, les tablettes de malédiction), la liturgie (p. ex. les incantations médicales, le *carmen* des Saliens, les prières des jeux séculaires), la divination (p. ex. les prophéties de la Sibylle, les énigmes de la Sphinge) ou encore les chapitres passionnants consacrés au *carmen* des poètes sous la République et sous Auguste (excellents les passages consacrés à Horace et à Propertius). Un dernier chapitre développe une réflexion intitulée «la performance du *carmen*» et s'attache à une redéfinition de l'énonciation poétique chez Horace et Virgile. Suit une conclusion qui réaffirme, au vu des investigations précédentes, que les emplois de *carmen* renvoient à une multiplicité de significations qui n'ont pas forcément de liens entre elles mais laissent apparaître des «foyers de signification» plutôt qu'un sens globalisant.

Avec ce livre nous disposons désormais d'une précieuse pour ne pas dire indispensable boussole dans un champ qui jusqu'à maintenant était voué à l'errance. Une vaste bibliographie le complète utilement, même si sa consultation se révèle peu commode par sa division parfois arbitraire entre différentes catégories d'ouvrages. L'*index nominum* mêle de façon surprenante *nomina* et *res* et se termine sans crier gare par un index des termes grecs que l'on ne dénicherait pas tout de suite.

Philippe Mudry, Lausanne

Bill Gladhill: Rethinking Roman alliance. A study in poetics and society. Cambridge University Press, Cambridge 2016. X, 216 p.

Bill Gladhill's (G.) Monographie behandelt das Phänomen des *foedus* («Bündnis») in Rom und will eine avancierte Begriffsgeschichte sein: G. sieht in *foedus* ein eigentliches «script of alliance», das zwischen Religion, Gesellschaft und Politik wirksam ist (2 u.ö.). Einleitung und erstes Kapitel fokussieren (begriffs)geschichtliche Hintergründe; Kapitel 2 bis 5 diskutieren die Präsenz von *foedus* bei Lukrez, Manilius, Vergil und Lucan. Angekündigt als «grand word story about *foedus*» (14), nimmt das erste Kapitel (17–61) seinen Ausgang von modernen Überlegungen zur Verwandtschaft von *foedus* und *fides*, ehe Livius als Kronzeuge für antike Konzeptionen aufgerufen wird: Anhand der Erzählung von Roms Bündnis mit Alba und dem Verrat des Mettius (Liv. 1,24–28) entwickelt G. ein Konzept des *foedus*, für das der spannungsvolle Zusammenhang von blutigem Opfer, Eidschwur (und den Folgen des Eidbruches) bestimmend ist: In *foedus* werde «the binary between narratives of unification, cooperation and harmony and of disintegration, hostility, and discord» ausgehandelt (2). Diese Spannung, die in den antiken Herleitungen des *foedus* vom Adjektiv *foedus* («abstossend») zutage trete, mache das dichterische Potential des *foedus* aus, dem G.s Einzelstudien nachspüren: «Atomizing ritual alliance» gilt Lukrez' Begriff des *foedus naturai*; «Star Wars in Manilius' *Astronomica*» rückt die Idee eines gesellschafts-stiftenden *foedus amicitiae* in den Vordergrund, während «Ritual alliance in Lucan's *Bellum Civile*» nachvollzieht, wie Lukan den Zusammenbruch einer auf *foedus* gründenden Ordnung inszeniert. Die längste und zugleich originellste Studie gilt der *Aeneis* («Ritual alliance in Vergil's *Aeneid*»). Insgesamt bietet G.s Buch viele anregende Überlegungen, auch wenn die Bedeutung von *foedus* bisweilen überschätzt wird. In einer Hinsicht enttäuscht G.s Buch aber: Es ist schlecht redigiert und wirkt stellenweise schlicht unfertig. So ist eine Anmerkung wie jene zu Dracontius' *De laudibus Dei* ärgerlich, die einfach festhält: «This entire poem deserves considerable analysis» (dies der ganze Text von 70 Anm. 1). Querverweise führen den Leser in die Irre (so z. B. 162, 167), und es sind nicht nur die lateinischen Zitate, sondern auch G.s englische Übersetzungen oft fehlerhaft. Wenn etwa Isidor (*orig.* 18,1,11 – nicht 28,11) die Etymologie des *foedus* von der brutalen Schlachtung eines Schweines (*a porca foede et crudeliter occisa*) mit dem Nachsatz *cuius mors optabatur ei qui a pace resillisset* begründet, so

heisst das, dass man «dessen (grausigen) Tod dem Eidbrecher an den Hals wünscht» – nicht «whose death was required if one should back out of the peace» (49); und wenn Tullus befürchtet, Mettius' Verrat werde Schule machen *nisi in hunc insigne iam documentum mortalibus dedero* (Liv. 1,28,6), so will er «an ihm für alle Sterblichen ein Exempel statuieren» – nicht «hand over this man to humanity, to the illustrious annals of history» (29–30). Gänzlich unerklärlich ist G.s aufsehenerregende Behauptung: «Cicero refers to Jupiter as *genetrix* (*De divinatione* 2,63,20)» (81). Das einzige Vorkommen von *genetrix* an der Stelle findet sich in Ciceros Übertragung von *Il.* 2,299ff. und übersetzt Homers μήτηρ – gemeint ist die Mutter der Sperlinge, nicht der Vater der Götter.

Cédric Scheidegger Lämmle, Basel/Cambridge

Gareth D. Williams/Katharina Volk (eds): **Roman reflections. Studies in Latin philosophy.** Oxford University Press, Oxford 2016. X, 306 p.

Voici les actes d'un colloque. Les mauvais esprits s'écrieront: «Encore un!!» Eh bien si! Dans sa prolifération néoplasique le genre a même fini par se rigidifier en quelque chose que l'on trouve désormais régi par des lois. La première de celles-ci exige un titre qui laisse augurer de la monographie – *Roman reflections* – puis, mais en bien plus discret, un sous-titre où la vérité se montre – *Studies in Latin philosophy*, et enfin une signature, de plus en plus fréquemment multiple, porteuse du stigmate *ed.*, destructeur final de toute ambiguïté. La seconde de ces lois requiert la rédaction d'un texte circonstancié – *Introduction* – auquel on reconnaît deux destinations. Il s'y agit d'une part de faciliter, et d'orienter, la tâche de recenseurs toujours très pressés et rarement grands lecteurs, et d'autre part de persuader les utilisateurs du volume, et accessoirement ceux qui l'ont financé, que l'ensemble n'est pas un bric-à-brac opportuniste mais qu'il est contre toute évidence le lieu d'une souveraine organicité dont l'utilité est argumentée (3). Le présent volume s'annonce en l'occurrence comme le complément des deux tomes d'un double ouvrage collectif intitulé *Philosophia togata* (Oxford 1987; 1997). Le propos général est de poursuivre l'exploration des développements et effets de cette modification que des esprits sans mémoire historique ont qualifiée comme une «révolution culturelle» apportée à un univers cognitif romain, aristocratique et porté au concret, lorsque celui-ci entre en contact avec des abstractions grecques issues de gens de peu. La première contribution (Harry Hine, *Philosophy and philosophy from Cicero to Apuleius*, 13–29) illustre le fait. En y dressant l'histoire émotionnelle du mot *philosophus*, l'auteur montre que celui-ci s'acclimate progressivement dans la bouche d'individus qui ne pouvaient originellement se revendiquer de la qualité qu'il affirme. Ce qui malheureusement échappe audit auteur est que ce terme désigne une profession rémunérée et que dans une société aristocratique, ploutocratique, piquée d'*otium cum dignitate*, il ne saurait être question de se qualifier de la sorte sans déchoir. Les deux premiers siècles voient ainsi des individus se revendiquer en amateurs de philosophie (*philosophiae dediti*) mais répugner à se dire philosophes professionnels (*philosophi*) – les universitaires ont parfois de la peine à appréhender les arrières-pensées concrètement sociologiques, voire les phobies collectives d'un autrui peut-être psychologiquement trop proche d'eux. Le reste du volume est constitué selon l'ordre chronologique, le seul qu'on puisse d'ailleurs lui trouver. Une partie est consacrée à la République tardive, une autre à Sénèque et la dernière à un après-Sénèque qui n'effleure l'antiquité tardive que par une seule contribution que l'on trouvera consacrée à l'attitude d'Augustin envers le scepticisme.

Carole Fry, Genève

Rudolf Wachter (ed.): **Töpfer – Maler – Schreiber. Potiers – Peintres – Scribes. Potters – Painters – Scribes. Inscriptions on Attic Vases. Proceedings of the colloquium held at the University of Lausanne and Basel from 20th to 23rd September 2012.** Akanthus, Zürich 2016. 167 S.

La publication de ce colloque à l'initiative de Rudolf Wachter (W.) doit être saluée, car les inscriptions sur vases, objet d'étude à part entière, sont au centre des réflexions développées dans cet ouvrage. L'éditeur rappelle dans sa préface que, pendant longtemps, ce ne fut pas le cas, même dans les travaux de J. Beazley qui faisait pourtant l'effort de les déchiffrer fidèlement et de les relier aux témoignages littéraires. Il souligne le fossé entre l'archéologie et la philologie qui a longtemps prévalu et la naissance progressive d'un intérêt pour l'étude des inscriptions, sur vases corinthiens d'abord, sur vases attiques ensuite. L'éditeur souligne le travail gigantesque réalisé par H.R. Immerwahr qui avait